

# Léon Lajaunie (1841 - 1914)

Un Toulousain à la fois très connu

et méconnu

*Un article d'Alain Le Pestipon, publié dans L'Auta, no 61, Mars 2005, p. 104-112.*

Je m'intéresse à l'histoire des quartiers est de Toulouse, sur la colline du Calvinet et alentour, entre le canal et l'Hers. Près du sommet de la colline se trouve la rue Eugène-Lozes où fonctionna, d'environ 1926 à 1985, l'atelier de fabrication des célèbres « cachous Lajaunie ». J'ai donc eu la curiosité de rechercher des informations sur leur inventeur, le pharmacien toulousain Léon Lajaunie. Et j'ai dû constater que ce personnage était assez méconnu dans sa ville, alors qu'il est très connu, depuis plus d'un siècle, dans une grande partie du monde, où le nom de Toulouse a été diffusé sur des centaines de millions de petites boîtes jaunes et rondes de ses cachous.

En effet, je n'ai trouvé aucun texte précis à son sujet, seulement quelques articles de presse bourrés d'erreurs ; j'ai ainsi pu lire, ici ou là, que Léon Lajaunie était né dans l'Ariège, qu'il avait inventé son cachou en 1890, qu'il n'avait pas d'enfants, qu'on ne savait pas ce qu'il était advenu de sa fortune, qu'il était décédé en 1906 ou 1907, selon les auteurs... Amis lecteurs, oubliez tout cela : c'est tout faux, comme me l'a démontré un retour aux sources.

La municipalité de Toulouse a donné le nom de Léon Lajaunie à un rond-point inhabité (carrefour avenue Eisenhower et boulevard Thi baut), en 2001 ; elle ne l'a inauguré que deux ans plus tard, à l'occasion de la mise en service d'un vestiaire au complexe sportif de Gironis (à plus de 2 kilomètres de là, les deux événements n'ayant donc aucun rapport, si ce n'est d'opportunité). Le service de la commission de dénomination des rues n'a trouvé, dans le dossier, que l'acte de décès et me l'a transmis.

Heureuse initiative! car, par lui, j'ai trouvé les dates exactes et lieux de naissance et de décès, les noms de ses parents, la situation matrimoniale, puis le faire-part du décès dans la presse et, par lui, certains membres de la famille. Puis, avec l'aide bienveillante de diverses personnes, citées après en « remerciements », j'ai essayé de remonter le fil de la vie de Léon Lajaunie, j'ai fait ma pelote et voici le résultat, à ce jour.

Louis-Sylvain-Léon Lajaunie est né le 31 mars 1841, sur la commune de Cintegabelle (Haute-Garonne, mais très près de l'Ariège, rivière ou département). Ses parents étaient François Lajaunie, « propriétaire et régisseur de domaine, à Boulbonne » et son épouse Marguerite Massip, tous deux nés aussi à Cintegabelle.

On peut donc supposer que Léon est né sur le domaine de l'ex abbaye de Boulbonne.

Des Lajaunie sont attestés à Cintegabelle depuis au moins 1658, où un Pierre y fut syndic des « brassiers, travailleurs, pêcheurs et autres qui gagnent leur vie à la journée » et, par ailleurs, tuilier. Un Jean, serrurier, travailla à l'abbaye de Boulbonne en 1749 et logea des « gens de guerre » en 1759. Un Raymond, serrurier également, fut membre du conseil politique, chargé de l'élection consulaire, en 1773 et 1779 ; il travaillait à l'exploitation du domaine de Boulbonne et se rendit acquéreur des parties métalliques puis de l'horloge de l'abbaye lorsque celle-ci fut vendue comme bien national. Lui ou un autre fut notable (= conseiller municipal)

en 1790. Un « Lajaunie aîné » fut officier de la garde nationale pour la « section d'en-haut, port et Lauragais » en 1792. Bien d'autres encore figurent régulièrement sur les registres d'état-civil, jusqu'à un quincaillier dans les années 1940. Et plusieurs familles de Cintegabelle étaient alliées aux Lajaunie (Balet, Cornus, Esquirol, Nicol, Timbal etc.).

Le nom de Lajaunie pourrait dériver d'un ancien surnom lié à la couleur jaunâtre du teint (selon « Dictionnaire des noms de famille Dauzat/Mornet »).

Où Léon a-t-il fait ses études ?

Les primaires, vraisemblablement à Cintegabelle ; selon M. Roger Ycart, l'un des historiens locaux: « avec l'instituteur Lagarrigue, qui exerça dans l'école de la ville de 1848 à 1852. L'enseignement était donné dans un local délabré : une salle constamment froide et humide l'hiver, bien que chauffée sol pavé de cailloux « raboteux », dépourvue de matériel pédagogique. »

Lisons toujours Roger Ycart: « le jeune Léon dut manifester un goût très marqué pour l'étude pour que son père décidât de la poursuite des études secondaires (puis supérieures) coûteuses : François Lajaunie, propriétaire, régisseur d'un grand domaine, devait se situer parmi les plus aisés de la classe paysanne ». Ces études secondaires se firent à Toulouse de 1852 à 1857, au collège Sainte-Marie, tenu par les Jésuites près de Saint-Sernin, ancêtre de l'actuel Caousou.

Mais je ne sais pas où ont été effectuées les études supérieures de pharmacie : peut-être à Toulouse, où n'existait alors qu'une école préparatoire de médecine et de pharmacie, mais pas de faculté, donc il fallait aller prendre son diplôme ailleurs ; peut-être justement ailleurs, dans une des facultés d'alors (Montpellier, Paris, Strasbourg).

En 1867, jeune diplômé, Léon prend la suite de la pharmacie Teuly, au 37 rue des Changes, à Toulouse (achat également coûteux, sans doute pour les parents). A quoi pouvait ressembler cette officine ? Sans doute à celle de M. Homais qu'a décrite Gustave Flaubert pour quelques années auparavant :

« Ce qui attire le plus les yeux, c'est la pharmacie : le soir, principalement, quand son quinquet est allumé et que les bocaux, rouge et vert, qui embellissent sa devanture, allongent au loin sur le sol, leurs deux clartés de couleurs. Alors, à travers elles, s'entrevoit l'ombre du pharmacien, accoudé à son pupitre. Sa maison, de haut en bas, est placardée d'inscriptions [publicitaires] Et l'enseigne, qui tient toute la largeur de la boutique, porte, en lettres d'or, le nom [du pharmacien]. Puis, au fond de la boutique, derrière les grandes balances scellées sur le comptoir, le mot « laboratoire » se déroule au-dessus d'une porte vitrée qui, à moitié de sa hauteur, répète encore une fois [le nom du pharmacien] en lettres d'or sur un fond noir ».

Dans une boutique, petite mais profonde, au rez-de-chaussée d'une maison haute et étroite: ce qui correspond à l'actuel n° 37 rue des Changes, maison à corondage, sur quatre niveaux, avec, pour chacun, la place d'une seule ouverture, sur la rue, datée du XVI<sup>e</sup> siècle (la numérotation n'a pas été modifiée à cet endroit malgré le percement ultérieur de la rue de Metz, selon Chalande).

En 1867, les rues Saint-Rome et des Changes constituaient le grand axe de la circulation et du commerce ; Théodore Ozenne et Antoine Labit, par exemple, y ont tenu boutique à leurs débuts. La rue Alsace-Lorraine n'existait pas encore : elle ne sera réalisée progressivement que de 1869 aux années 1880. Justement, pour suivre « le vent » des affaires, Léon, en 1874, transféra sa pharmacie au n° 18 de la toute nouvelle rue (sous son règne puis celui de ses successeurs, la pharmacie fut ensuite déplacée en plusieurs endroits de la rue).

Dès 1891, Léon la vendit: il n'avait que 50 ans, mais sans doute des activités « industrielles » plus lucratives avec le cachou, qu'il avait inventé en 1881.

Après plusieurs cessions, l'enseigne « pharmacie Lajaunie » existe toujours, mais plus au sud de la ville, dans un centre commercial, au n°138 bis route de Seysses. C'est une pharmacie vaste et moderne, ne rappelant en rien celle de M. Homais.

En 1870, mariage de Léon avec Marie Élisabeth Simon, dont il eut deux fils:

— Auguste Henri qui devint médecin, n'eut pas, semble-t-il de descendance et décéda en 1931.

— Emile François, qui devint ingénieur à Maubeuge et décéda en 1936. De ce dernier est issu un petit-fils Eue (1907-1986) qui a eu deux filles et un fils Gérard, d'où ensuite six petits enfants, le tout constituant la descendance actuelle de Léon.

Elisabeth Simon devait décéder le 16 août 1905.

Léon se maria le 12 décembre 1906 avec Marguerite Silhères, J dont il n'eut pas d'enfant.

Léon inventa son fameux cachou, à base de réglisse, vers 1880. Il en nota la composition et le mode de préparation sur une sorte de petit cahier d'écolier. Il en assura lui-même la fabrication, la promotion publicitaire et la vente, d'abord sans doute à son officine, puis dans un atelier situé 42 bis rue de Cugnaux, où il habitait (un bâtiment-atelier métallique y existe toujours, derrière un immeuble collectif récent). Le cartonier et fabricant d'emballages Sirven réalisait les petites boîtes métalliques, rondes et jaunes, sur une idée de M. Caire, horloger à l'Isle-Jourdain, qui avait pensé aux goussets de gilets pour les montres où les boîtes pourraient aussi trouver place.

En 1905, âgé de 64 ans, Léon vendit son entreprise de « confiserie » de cachou à la famille Sirven, pour le prix de 200 000 francs, somme énorme à une époque où le salaire journalier d'un ouvrier tournait autour de 2 francs ! En outre, les Sirven devaient lui verser une « rente » de 1 centime par boîte vendue, jusqu'à sa mort : excellente affaire pour lui compte tenu du développement de la production: environ 400 000 boîtes en 1906, le double quelques années plus tard.

Les Sirven. exploitèrent l'entreprise d'abord au 42 bis rue de Cugnaux, chez Léon. Puis vers 1926, ils la transfèrent chez eux, 11 petite rue de Solférino (rue Eugène I depuis fin 1945). En 1985, ils la transférèrent à nouveau en zone industrielle au sud de Toulouse, au 64 (devenue 18) avenue de Larrieu (les autres adresses ayant figuré sur les boîtes semblent correspondre à des services commerciaux). L'entreprise fin ensuite vendue aux laboratoires Fabre, puis à la société américaine Warner-Lambert, puis à une société anglaise, mais pour combien de temps?

Jeux financiers autour d'une fabrication en pleine prospérité, avec plus de dix millions de boîtes par an!

Léon était donc en retraite à partir de 1906. Mais, en 1912, il monta avec sa nièce Berthe Gellas, une nouvelle entreprise de fabrication de divers « produits alimentaires hygiéniques », dont un « Pepto cacao Lajaunie », très digeste, paraît-il mais aujourd'hui oublié.

Léon resta au 42 bis rue de Cugnaux. Il disposait d'une voiture Panhard-Levassor 15 CV modèle 1905, ce qui était rare à l'époque.

Il mourut à son domicile, le 22 septembre 1914. Ses obsèques religieuses furent célébrées le 25, en l'église Saint-Nicolas. Il fut inhumé au cimetière de Terre-Cabade, auprès de sa première épouse, dans le caveau avec chapelle qu'il avait fait construire en 1889 (section 3 - division 12- 219).

Je n'ai trouvé, sur la presse quotidienne de l'époque, que la courte mais élogieuse note nécrologique ci-après (dans L'Express du Midi du 29 septembre):

« Vendredi ont eu lieu, sur la paroisse de Saint-Nicolas, les obsèques d'un homme de bien, M. Léon Lajaunie, ancien pharmacien. C'était une physionomie des plus toulousaines et des plus sympathiques.

La notoriété de M. Léon Lajaunie avait dépassé les limites de notre région il était connu dans la France entière. Dans tous les milieux, il ne comptait que des amis et, unanimement, on louait en lui ses qualités de coeur, son intelligence, son esprit alerte et vif, son obligeance, sa grande bonté.

M. Lajaunie est mort en parfait chrétien. Nous saluons sa mémoire avec émotion ».

Rien d'autre. C'est peu pour un homme d'une si grande « notoriété » : on est vite oublié... Il est vrai que l'on était au tout début de la Grande Guerre et que les journaux étaient pleins des récits des premiers combats. Léon est mort au mauvais moment.

Mais il laissait une très grosse fortune : plus de 400 000 francs. Si l'on en croit une étude citée par Jacques Arlet dans Toulouse à la belle Epoque (page 394), c'était alors parmi la vingtaine des plus grosses successions à Toulouse (à environ 2 francs de salaire journalier, cela correspondait à plus de six siècles de travail d'un ouvrier).

Après de nombreuses complications et probablement litiges, ce n'est qu'en 1925 que la somme fut partagée, conformément au dernier testament de Léon, entre son épouse (3/12e) ses deux fils (4/12e chacun) et sa nièce Berthe Gellas (1/12e).

C'est volontairement que je n'ai parlé que très peu des cachous, car ils ont fait l'objet de nombreux articles et, en 1989, d'une thèse de doctorat par Hélène Guiraudy.

Mon but était de rechercher quel était l'homme Léon Lajaunie. À coup sûr, un esprit inventif, actif, un bon pharmacien et chimiste, un bon confiseur. Mais aussi un homme d'affaires avisé: il a su déplacer sa pharmacie pour suivre la nouvelle urbanisation de Toulouse avec la percée de la rue d'Alsace-Lorraine ; il a su faire la promotion publicitaire de ses cachous : les affiches de Jognarelli, Cappiello et autres en témoignent; il a enfin su bien vendre sa production puis son entre prise, comme l'atteste l'énorme fortune qu'il a accumulée. Mais aussi un « homme de bien » et un ami fidèle, selon la seule note nécrologique retrouvée. Tous ceux qui ont pu le connaître ont disparu, sans laisser, semble-t-il de témoignages écrits. Et je n'ai retrouvé aucun portrait.

Mon but était aussi de rappeler au bon souvenir des Toulousains d'aujourd'hui un des leurs, qui fut à la fois très connu, par son cachou, en France et à l'étranger, et méconnu dans sa ville.

Cette note biographique est incomplète. C'est dire que toutes informations complémentaires seraient les bienvenues, par le canal de I]Auta.

ALAIN LE PESTIPON

Remerciements aux personnes et organismes ci-après  
qui ont bien voulu m'aider dans ma recherche d'informations

— M. Gérard Lajaunie, arrière-petit fils de Léon Lajaunie

- Mme Eliane Fauroux, arrière petite-nièce
- Me Dupeyron, avocat, et Mme Dupeyron, actuelle titulaire de la pharmacie Lajaunie à Toulouse
- M. Roger Armengaud, historien de Cintegabelle
- M. Roger Ycart, en la même qualité
- M. Jacques Arlet qui a soulevé avec moi, mais en vain, la poussière des archives de la « Société de médecine, chirurgie et pharmacie de Toulouse », au sous-sol de l'Hôtel d'Assézat, mais dont j'ai utilisé le livre Toulouse à la Belle Epoque.
- Muriel et Bruno Belzuncle, collectionneurs de boîtes de cachous
- le service de la Commission des rues de Toulouse
- les archives municipales de Toulouse (collection de l'Annuaire de la Haute-Garonne)
- la Bibliothèque municipale de Toulouse (journaux de l'époque)
- la Bibliothèque de la faculté de pharmacie de Toulouse (thèse de Hélène Guiraudy)
- la conservation du cimetière de Terre-Cabade